

Josette Trépanier à l'assaut de l'absolu

Josette Trépanier, Galerie des Services Culturels du Québec, du 10 avril au 8 mai 1984. A la Galerie du 22 mars, du 6 au 24 février

Jean-Luc Épivent

Volume 29, Number 118, March–Spring 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54180ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Épivent, J.-L. (1985). Josette Trépanier à l'assaut de l'absolu / Josette Trépanier, Galerie des Services Culturels du Québec, du 10 avril au 8 mai 1984. A la Galerie du 22 mars, du 6 au 24 février. *Vie des arts*, 29(118), 69–70.

glyptique byzantine, le trésor de Saint-Marc constitue la référence principale. Il s'y trouve notamment des vases en pierre dure antiques ou byzantins montés, décorés d'orfèvrerie et d'émail à Byzance ainsi qu'à Venise, et cela avec des siècles d'écart. Parfois, il s'agit de pièces réutilisées de manière différente, comme le montre un des plus curieux objets, la *Grotte de la Vierge*, un vase de cristal antique qui sert de réceptacle pour une statuette de la Vierge du treizième siècle vénitien, et dont la base est une couronne byzantine. Cette étrange association illustre bien la mentalité de Venise, qui s'est faite d'apports successifs comme on peut le voir dans la basilique. La couronne votive de l'empereur Léon VI (886-912) est le seul exemple qui ait survécu de ce type destiné à être suspendu dans les églises. Les quatorze médaillons en émail sur fond vert translucide qui la décorent sont des œuvres remarquables et proviennent des ateliers impériaux. Si les émaux de la couronne sont parmi les plus anciens, ce que l'exposition offre de plus beau dans cette technique sont deux calices au nom de l'empereur Romain, probablement Romain II (959-963), formés d'une coupe antique, ultérieurement transformée, à Constantinople, en calice à l'aide d'une monture et d'une bordure ornée d'émaux, petites images à valeur de peinture, représentant la Glorification de la Vierge selon la liturgie byzantine. L'un des deux, tiré d'un bloc de sardoine de dimensions impressionnantes puisque les deux anses sont prises dans la masse, montre la qualité d'exécution rarement égalée d'un vase du premier siècle avant ou après l'ère chrétienne.

C'est au dixième siècle, à la Renaissance macédonienne, que l'art de l'émail cloisonné sur or atteignit son degré extrême de raffinement et d'expressivité. Dans cet art lumineux, qui n'avait pas d'antécédent classique, l'habileté des artistes byzantins n'a jamais été surpassée. Leur supériorité était alors reconnue dans toute l'Europe. Leur virtuosité se manifeste sur une icône exceptionnelle représentant l'archange saint Michel dont toute la surface et même certains reliefs ont été émaillés. Deux autres magnifiques icônes sur le même sujet dégagent le pouvoir mystérieux de l'image sacrée; associant l'émail et le relief au repoussé, elles comptent parmi les pièces les plus remarquables de la petite sculpture byzantine. Parfois, des icônes se transforment en reliures, comme le fait voir l'une des trois superbes reliures présentes. Les plats ont pu avoir été créés à l'origine comme des diptyques. Sur les deux plats de l'une d'elles, le Christ bénissant et la Vierge orante, vêtus de superbes robes bleues, figures longues et étroites, hiératiques, se détachent sur un fond or, proche de la peinture d'icône. C'est une œuvre qui, par la transcendance propre à l'art byzantin, nous transporte au delà de la valeur esthétique.

Navigateurs et commerçants, les Vénitiens avaient de nombreux rapports avec les peuples de l'Islam, particulièrement avec l'Égypte. Quatre œuvres musulmanes sont exposées, dont une pièce célèbre, l'aiguière portant le nom de calife fatimide Al-Aziz-Baillah (Le Caire, 975-996). Ce splendide vase en cristal de roche, monolithe, avec une anse taillée dans la masse, est entièrement décoré de

motifs en relief représentant des lions affrontés. L'inscription a permis l'identification de l'ensemble de la glyptique égyptienne de l'époque fatimide.

Le trésor de Saint-Marc est aussi très riche en ouvrages de l'Occident. Deux œuvres maîtresses retiennent l'attention, et, pour une fois, la relique est d'importance égale au reliquaire. Sur un tableau de Gentile Bellini, *La Procession de la relique de la Vraie Croix*, de 1496, on peut apercevoir une staurothèque formée de six pièces du bois de la vraie croix, sur lequel est cloué un christ d'or. Une longue inscription latine permet de préciser que la croix fut exécutée, probablement à Constantinople, par l'orfèvre Gérard, un des orfèvres les plus fameux de l'école mosane, pour Henri de Flandre, second empereur latin d'Orient (1206-1216). L'inscription fait allusion à la coutume des empereurs byzantins de faire porter devant eux une relique de la Vraie Croix dans leurs expéditions militaires.

À partir du treizième siècle, l'intérêt artistique de Venise se tourne de plus en plus vers l'Europe occidentale. Le reliquaire du bras de saint Georges, 1325, est magistralement réalisé par un orfèvre vénitien dans un style entièrement gothique, sans aucune trace d'art byzantin. Désormais, l'objet destiné au trésor est créé à Venise. Mais déjà, l'incontestable renommée des orfèvres vénitiens se répandait en Europe dans le domaine des filigranes. Leur virtuosité était si grande et si peu égalée que pendant plusieurs siècles, cette technique fut désignée sous le nom d'*opus venetum ad filum*, œuvre de Venise.

1. A New-York, l'exposition doit se tenir, sauf changements, de la fin de février au 19 mai 1985.

Josette Trépanier à l'assaut de l'absolu

Jean-Luc ÉPIVENT

Josette Trépanier a le tempérament d'une héroïne de notre temps. Elle en a l'intrépidité, mais aussi les tourments; elle en a l'intransigeance; elle en a tous les traits. Avec elle, surgit la contre-épreuve intégrale de *Madame Bovary*; ou, si l'on veut, la version actualisée, féminisée, d'un James Dean qui, à l'explosion de la fureur de vivre, aurait préféré l'éclosion d'une certaine ferveur. Bref, elle incarne à l'extrême un nouveau romantisme – le nôtre –, tour à tour terrassé par la désespérance et transfiguré par la frénésie.

La récente exposition parisienne dont elle a bénéficié¹ a fort bien illustré – à travers quinze gravures, trois tableaux, plus un film – la diversité des tendances de l'artiste et la multiplicité de ses tentatives, sinon de ses tentations. Univers saisissant, rendu presque inextricable – et plus inexorable encore – en raison même de la richesse de ses facettes, si étonnamment mêlée à la profondeur de ses failles...

Certains, parmi nous, portent à perpétuité les stigmates d'une enfance perturbée. D'autres, qui en ont ignoré les orages ou qui les ont oubliés, aiment à se mou-

voir sans fin à travers les mirages un peu troubles de leur adolescence. Josette Trépanier, elle, dont l'existence, auparavant, pouvait paraître préservée, a rencontré la déchirure en pénétrant dans l'univers des adultes. S'il lui avait été facile, jusque-là, de rêver ou de rire, il lui est soudain devenu malaisé d'être et de croire. Alors, pour ne pas caler, pour ne pas couler, pour ne pas crever, elle se devait de filer un peu plus vite, de créer un peu plus fort. À défaut de la lumière, au moins de la couleur; à défaut de la prière, au moins l'éclat de la colère, éclairée par le cri.

Josette Trépanier appartient à une famille de Montréal traditionnellement attachée à toutes les valeurs culturelles. Très tôt, elle s'est plongée dans des ouvrages sur la peinture où elle effectuait des choix sans surprise – les impressionnistes, Matisse, Dufy, Chagall, ... – avec, tout de même, une prédilection assez vive pour les papiers collés, les découpages et les décors, voire les costumes. Avant de s'orienter vers les Beaux-Arts, elle a d'ailleurs été à deux doigts, jusqu'à la dernière seconde, de se vouer au seul théâtre. A

annoncer le drame. Mystérieusement, au milieu de tous ces remous, c'est la rumeur même de son sang qui l'aide le mieux, par un singulier débordement, à panser ses propres plaies.

Un jour, enfin, Josette Trépanier se ressaisit. Elle qui a horreur de tourner en rond, elle se décide à s'éloigner du cercle infernal. Durant deux ans, elle s'isole donc dans un appartement de Montréal pour y renouer avec la peinture. Elle renouvelle alors ses thèmes et ses techniques par une approche authentique, très personnelle, de l'hyperréalisme. Psychologiquement, pourtant, les contradictions persistent. Elle voudrait faire sauter toutes

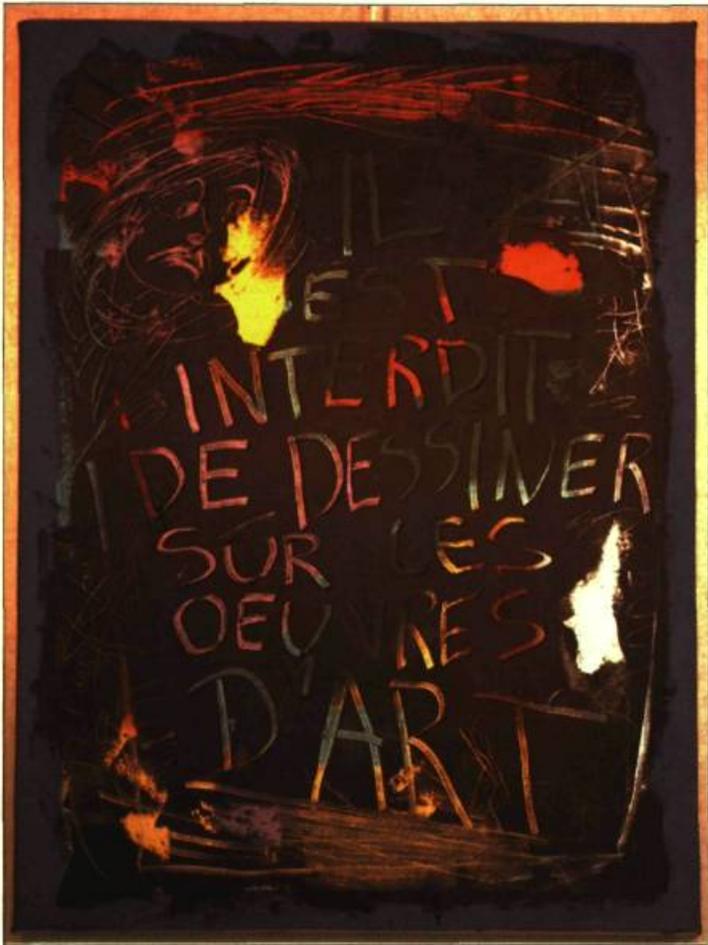
berté, de la rapidité et, aussi, de l'intensité – Josette Trépanier exprime sa révolte la plus ordinaire, si l'on ose dire, celle qui est attachée à sa conscience d'individu hostile aux conventions du confort bourgeois, aux contraintes de toute sorte, aux contrôles injustifiés. Dernièrement, à travers les planches d'*Espaces pour jouer*, elle a rendu hommage au poète Saint-Denys Garneau, dont le désespoir, finalement, lui a toujours paru des plus féconds, par son secret mais perpétuel appel à une autre spiritualité.

Le film permet à la plasticienne une dénonciation plus spécifique. Avec *Bouches*, en effet, court métrage reprenant un thème déjà traité sur la toile, nous quittons les données générales de la condition humaine pour mieux découvrir celles qui sont inhérentes à la condition féminine. L'accusation se fait alors accablante. Car si les langues du vieil Ésope avaient au moins le mérite de pouvoir annoncer le meilleur aussi bien que le pire, les bouches de Josette Trépanier, elles, sont vouées au seul silence. Elles n'ont le droit de s'ouvrir, avec ou sans sourire, que sur la servilité. Le constat est clair. La femme: premier objet de consommation d'une société devenue féroce ment mercantile...

Cependant, les préoccupations personnelles de Josette Trépanier – celles qui s'intègrent à sa vie la plus intime – sont encore ailleurs. *Qui suis-je?*: en l'absence de credo, l'interrogation éclate comme un cauchemar codé, haletante, angoissée, obsédante. Or, en l'occurrence, la peinture – et elle seule – constitue l'instrument privilégié propre à explorer les prisons intérieures, à les élargir, à les éclairer. C'est ainsi qu'à Paris nous étaiement proposés trois tableaux de la série des Lieux publics, nous montrant trois murs aveugles (tel est le sort de la plupart des murs), mais non pas muets. Grâce aux mots inscrits dans l'épaisseur de la pâte, grâce à la multiplicité des signes et des symboles, grâce à la morsure du dessin, ces murs nous sont apparus possédés par une prodigieuse dimension. Avec eux – à défaut d'autres horizons, à défaut de nouvelles fenêtres –, s'est imposé, à l'état brut, un appel ennemi des métamorphoses de la mémoire et de ses mirifiques métaphores. Enfin – si loin du reflet, si près de la matière la plus viscérale, la plus vibrante –, nous a sollicités une sorte d'antimiroir obstinément fermé aux apprêts du mensonge.

Par bonheur pour nous, le malaise existentiel de Josette Trépanier est constamment tempéré par l'humour: ainsi, dans la réalité, n'est-elle en rien tentée de se cogner la tête contre les murs. Nous pourrions donc, fort longtemps encore, continuer à partager sa formidable aventure: celle qui la jette à l'assaut d'un absolu qu'elle s'est juré, quoi qu'il advienne, d'assumer au quotidien.

Josette TRÉPANIÉRIE
Il est interdit de dessiner sur les œuvres d'art.



l'École, elle n'omet donc pas de s'associer activement à de nombreux spectacles. Mais, déjà, elle séduit surtout par la vitalité de ses toiles, révélatrices d'une nature ouverte et enjouée, très inventive, aussi proche des engouements de la virtuosité que prédisposée aux élans du véritable engagement.

Le jeu, cependant, n'est jamais tout à fait gratuit s'il doit nécessairement conduire au gagne-pain. Or, dans sa position, Josette Trépanier constate qu'en dehors de la publicité, c'est la gravure qui offre les plus sûrs débouchés. Elle va donc s'y consacrer avec application. La fête, elle non plus, n'est jamais gratuite; ou, du moins, pas indéfiniment. Elle peut même

les structures de la société, tous ses poncifs, toutes ses pesanteurs, mais sans savoir elle-même quoi leur substituer. Son drame est en somme celui du litre d'eau prisonnier de la carafe, malgré le mirage de la source qui frémit quelque part. Cassez donc la carafe: que va-t-il advenir de l'eau? Ainsi, chez la jeune femme, le sentiment initial de la liberté – si intense et si pur, mais pris par les tourbillons d'une insondable alchimie – finit-il par se diluer, pour rien, dans une oppressante sensation de vacuité.

Avec la gravure – plus précisément, la linogravure, procédé qui, à défaut de la sensibilité ou de la profondeur, présente sur la lithographie les avantages de la li-

1. A la Galerie des Services Culturels du Québec, du 10 avril au 8 mai 1984. A la Galerie du 22 mars, du 6 au 24 février.